

Les trois gendarmes : parodie
en 1 acte et en vers des
"Mousquetaires", de MM. A.
Dumas et Maquet / par MM.
Gabriel [...]

Richard, Gabriel (1825-1892). Auteur du texte. Les trois gendarmes : parodie en 1 acte et en vers des "Mousquetaires", de MM. A. Dumas et Maquet / par MM. Gabriel Richard et Charles Monselet. 1846.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LES TROIS GENDARMES.

PARODIE EN UN ACTE ET EN VERS.

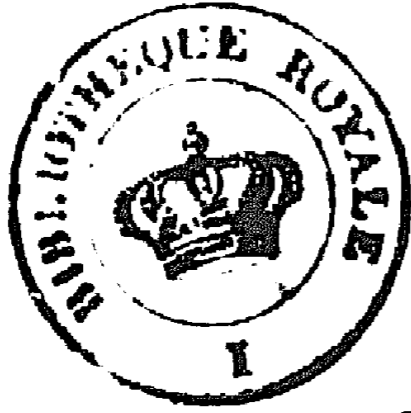
YTH
1112

**La propriété de cet ouvrage est exclusivement réservée
aux auteurs.**



LES TROIS GENDARMES ,

Parodie en un acte et en vers des MOUSQUETAIRES de MM. A. Dumas et Maquet,



PAR

MM. GABRIEL RICHARD ET CHARLES MONSELET.

DISTRIBUTION :

Personnages.	Acteurs.
FEIGNANT. } CAMEL. } FORTOS. } PATHOS. } MORDONC , rapin, en costume de turc. CROMWELL , brasseur-restaurateur. PATUROT , garçon. MILADY BACCHANAL , en débardeur. Masques et garçons.	}

La scène se passe à la banlieue de Paris , en Carnaval.

Le théâtre représente une salle de restaurant , avec un cabinet à gauche qui est en saillie et qui a une fenêtre garnie de barreaux , en face du spectateur ; plus une porte donnant sur la scène et élevée de quelques marches. A droite, premier plan, une fenêtre avec balcon ; plus loin deux portes ; la plus proche avec une lucarne. Portes au fond et à gauche. *

SCÈNE I.

Au lever du rideau , des couples de masques traversent la salle en galopant sur l'air final de la Tulipe Orangeuse. Ils sortent par la gauche. Arrivent en dernier lieu Mordonc et Milady, poursuivis par les gendarmes.

**FEIGNANT, PATHOS, FORTOS, CAMEL,
MORDONC, MILADY BACCHANAL.**

FEIGNANT.

Amis, c'est trop souffrir ces écarts impudens :
Empoignez cette femme et flanquez-la dedans !

MILADY.

A moi, mon cher Mordonc !

MORDONC.

Arrêtez ! c'est ma femme.

CAMEL.

Qu'est-ce que ça nous fait ?

MILADY.

Mordonc !

MORDONC.

Tu me fends l'âme !

MILADY.

Ah ! je cultiverai la vertu désormais.
Ne me prenez pas !

FEIGNANT.

C'est comme si tu chantais.

MORDONC.

Gendarmes ! que par vous elle soit relâchée.

FEIGNANT.

Sa danse l'était trop.

MORDONC, exaspéré.

Qu'elle soit arrachée

De vos mains, en ce cas !

FEIGNANT.

Tu n'y toucheras point.

Fortos, assommez-moi ce turc d'un coup de poing.

Fortos retousse sa manche. Caramel lui fait passer Mordonc, auquel il donne un coup de poing sur la tête qui lui enfonce son turban jusqu'au cou. Mordonc tombe assis.

FORTOS, rabattant ses manches.

Il n'en reviendra pas.

* Les indications de droite et de gauche se prennent par rapport aux spectateurs.

FEIGNANT.

Renfermons la sauteuse.

Il ferme Milady dans un cabinet, à droite. En se retournant, il aperçoit Mordonc debout devant lui.

Que te faut-il enoor ?

MORDONC.

Rendez-moi ma danseuse !

FORTOS.

Remordonc ? je l'avais tout-à-l'heure assommé...

MORDONC.

Par un renforcement m'as-tu cru désarmé, Fortos ?

FORTOS.

Attendez donc; je connais sa figure....

FEIGNANT.

C'est ce méchant rapin dont la moindre posture Insulte à la pudeur.

CARAMEL, le lorgnant.

Je crois me souvenir D'avoir vu quelque part ce turban de visir....

MORDONC.

Oh ! moi, je vous ai bien reconnu tout de suite !

FEIGNANT.

Alors, file ton nœud sur le champ — et plus vite Que ça !

MORDONC.

Non pas avant que vous m'ayez rendu Ma femme, entendez-vous !

FEIGNANT.

Nous l'avons entendu ; Mais te la rendre... zut ! Eloigne-toi, circule ; C'est le vœu de la loi que ma bouche articule.

MORDONC.

La loi te prescrit-elle, ô gendarme illégal, De renfermer sous clé l'ornement de ce bal, Milady Bacchanal, la reine de mon âme ?

FEIGNANT.

Mais tu ne sais donc pas ce que c'est que ta femme ? Effroi de la police, horreur de ses suppôts, Son nom seul fait rougir tous nos municipaux. La Chaumière la vit trôner sous ses ombrages ; Sa danse est une mer toujours grosse d'orages, Et dès qu'on l'aperçoit polker d'un pied glissant, Le bon goût outragé s'envole en gémissant ! Qu'en dis-tu ?

MORDONC.

C'est ma femme !

FEIGNANT.

Elle a, trois nuits entières, Au feu des lampions, sans fermer les paupières, Rempli le Ranelagh du bruit de ses exploits : Chacun de nous au moins l'a coffrée une fois ; Pathos au Grand-Vainqueur, Fortos à la Chartreuse.. Ta femme enfin, vois-tu, c'est... c'est une farceuse !

MORDONC.

C'est ma femme !

CARAMEL.

Souvent, s'offrant à tous les yeux, Elle sortit au jour du restaurant Deffieux !

MORDONC.

C'est ma femme !

FORTOS.

Et moi-même, — ô conduite effroyable ! — Je la vis maintes fois gonfler sous une table.

MORDONC.

C'est ma femme ! — à la fin la rendez-vous ?

FEIGNANT.

Jamais !

MORDONC, suppliant.

Voyons, comportez-vous en chevaliers français. Rendez-vous à mes vœux, rendez-vous à mes larmes, O gendarmes des rois et rois de nos gendarmes !...

CARAMEL.

Tu perds ta peine.

MORDONC.

C'est là votre dernier mot ?

FEIGNANT.

Oui.

MORDONC.

Suffit. On s'en va. Vous me la paierez... trop ! Dès ce jour, pour vous quatre-objets de mes embuches, Le sentier de la vie est parsemé de bûches ; Je suis rageur, messieurs, et, malgré le danger, L'uniforme m'offusque — et je veux en manger ! Il ne s'agira plus de vaines balançoires ; Je saurai de vos jours faire des purgatoires ; Fuyant les casse-cous entrouverts sous vos pas, Vous ne dormirez plus, vous ne mangerez pas ! O chantre du gendarme et du jus de réglisse, Odry ! viens m'inspirer quelque nouveau supplice, Et que les épiciers, les voyant sur le flanc, Leur servent de la craie au lieu de sucre blanc !.. Ma fureur sur vos fronts aujourd'hui va s'abattre, Et vous y passerez, - mes amours, - tous les quatre ! Adieu.

CARAMEL.

Tu n'en verras, Mordonc, passer aucun ; C'est moi qui te le dis !

Ils fondent tous les quatre sur Mordonc. Celui-ci donne un coup en jambe à Pathos qui se trouve le plus près et qui tombe par terre.

MORDONC.

A toi, Pathos ! — Et d'un !

SCÈNE II.

FEIGNANT, PATHOS, FORTOS, CARAMEL.

FEIGNANT.

Ah ! cette trahison anime ma colère ! Pathos sur son séant demeure assis par terre.

CARAMEL.

Cher Pathos ! serais-tu fourbu comme un cheval ?

FORTOS.

Je vais le relever.

Il manque tomber.

Comment ça va-t-il ?

PATHOS.

Mal.

CARAMEL.

Il t'a pris par derrière ?

PATHOS.

Oui.

FEIGNANT.

Le trait est pendable. Qui de nous ne se plaint, Messieurs, du misérable ?

L'infâme, l'autre jour, à mon chapeau flétri
Mit, au lieu de cocarde, un pied de céleri.

CARAMEL.

Raillant de notre corps la dignité suprême,
Il enduisit le mien de fromage à la crème.

FORTOS.

Faisant un tour discret dans un coin du jardin,
Hier, je vis mes habits disparaître soudain...
Mordone les emportait : il les jeta, le traltre,
Dans la Seine qui coule au pied de la fenêtre ;
Pour me couvrir un peu ne laissant près de moi
Qu'un sabre — qui fut loin de remplir cet emploi.

FEIGNANT.

A toi, n'a-t-il pas fait, Pathos, un autre outrage ?

PATHOS.

Si.

Il exprime par gestes que Mordone lui a donné un coup de pied quel que part.

FEIGNANT.

Cette pantomime a redoublé ma rage.
Si Pathos ne dit rien, il n'en pense pas moins.
A nous venger tous quatre employons tous nos soins ;
Mordone n'a qu'à se bien tenir.

FORTOS.

C'est un fier drôle
A qui j'aurais démis volontiers une épaule,
Fracassé quelque membre ou brisé quelques os,
Saperlotte !

FEIGNANT.

Contiens cette fougue, Fortos.
Chacun de nous connaît ta vigueur musculaire.
Tu mangerais un bœuf — si l'on te laissait faire ;
Mais ton esprit est lourd presque autant que ton bras ;
Tu ne songes à rien qu'à faire six repas
Par jour.

FORTOS.

Je l'avouérai : je suis veuf, à mon aise,
 Gourmand comme quatorze et buveur comme seize ;
 Je fends tout seul mon bois et je porte cinq cents ;
 Et lorsque je m'amuse à flâner dans les champs,
 Je déracine un arbre ou j'assomme une bête ;
 Enfin, je suis très-fort — et pourtant, je m'embête !

FEIGNANT.

D'où vient cela, Fortos ?

FORTOS.

J'ai de l'ambition.

CARAMEL.

Rêves-tu, par hasard, la députation ?

FORTOS.

J'ai toujours désiré d'être sergent de ville.

FEIGNANT.

Tu le seras. Pour moi, je demeure tranquille ;
 Pourvu que je sois gai, que je me porte bien,
 Que ma bourse soit pleine — il ne me faut plus rien ;
 J'ai de beaux souvenirs d'amour, et, sans envie,
 Je descends en riant le fleuve de la vie.
 — Mais toi, beau Caramel, des gendarmes la fleur,
 Lovelace en tricorne, autrefois voltigeur,
 Faulbas en baudrier jaune, objet de cent flammes,
 Pourquoi cet air rêveur ?

CARAMEL.

Moi, je pense-z-aux femmes !
 Je ne rêve qu'à ça, je n'adore que ça ;

Et trop souvent, hélas ! l'amour me tracassa.

ici, Mordone paraît à une porte opposée, et donne au bras Pathos.

MORDONE.

Et de deux !

PATHOS.

Oh !

FEIGNANT.

Quoi donc ? pourquoi ce cri funeste ?

Pathos frotte l'endroit blessé.

Ne réponds pas, Pathos ; je devine à ton geste.
 Contre cet ennemi, tous nous nous liguons ;
 Car ce n'est pas pour rien que dans nos escadrons,
 Nous voyant tous les quatre unis en frères d'armes,
 On nous a surnommés jadis les trois gendarmes !
 Donnez-moi votre main. — Fraternel serrement !
 De tes amis, Pathos, écoute le serment :

Il lui arrache son mouchoir au moment où il le jure à son nez.

Jurons sur ce mouchoir troué qui nous rassemble,
 De ne pas nous quitter...

CARAMEL.

Et de rester ensemble !

FEIGNANT.

Et si l'un de nous doit, être faible et mou, choir,
 Qu'il se souvienne alors du serment du mouchoir !
 Chers amis ! si j'en crois un rayon qui m'éclaire,
 Cette noble union deviendra populaire ;
 Elle sera chantée un jour sur tous les tons,
 Et l'on en écrira des romans-feuilletons !

CARAMEL.

Et puis on en fera pour le théâtre une œuvre...

FORTOS.

Avec douze décors !

FEIGNANT.

Et rideau de manœuvre !

Silence d'enthousiasme. On entend frapper à droite.

CARAMEL.

On frappe à côté.

FEIGNANT.

C'est Milady Bacchanal.

MILADY, en dehors.

Je m'ennuie ; il fait froid...

FORTOS.

Ça nous est bien égal !

FEIGNANT.

Montrons quelques égards pour ce sexe fragile ;
 Et, pendant, qu'emboitant le pas tous à la file,
 Vous presserez l'apprêt de notre déjeuner,
 Je vais voir cette femme et la morigéner.

FORTOS.

Voilà ce que j'appelle une parole sage,
 Car j'ai faim, sacrebleu ! comme un anthropophage.

Pathos, Fortos et Caramel sortent.

SCÈNE III.

FEIGNANT, MILADY.

FEIGNANT, allant ouvrir le cabinet de droite.

Approchez, Milady.

MILADY.

Me voilà sans façon.
 Vous allez me lâcher, n'est-ce pas, mon garçon ?

FEIGNANT.

Ah ça ! croyez-vous donc, ô femme inconséquente !

Circuler librement toutes les fois et quante
Que le cerveau rempli d'un bol de punch au rum,
Vous viendrez sous nos yeux braver le décorum,
Et dans vos balancés dépassant toutes bornes,
Hérissier nos cheveux sous nos chapeaux à cornes ?

MILADY.

Gendarme, au nom du ciel, montrez-moi le loquet!

FEIGNANT.

Pourquoi faire?

MILADY.

Parbleu ! pour sortir.

FEIGNANT.

S'il vous plat ?

MILADY, *frappant du pied.*

Je veux m'en aller, moi !

FEIGNANT.

La chose est impossible.

MILADY.

Monsieur, soyez galant.

FEIGNANT.

Non, je suis insensible.

MILADY.

Veux-tu me voir moisir au fond de ce local
Comme un fruit au vinaigre inclus dans un bocal ?
Je ne crois pas qu'ici tu veuilles que j'expire...

FEIGNANT.

C'est pourtant comme j'ai l'honneur de vous le dire.

MILADY.

Ah ! je me vengerai !

FEIGNANT.

Faites, ma chère enfant ;
La peur n'a point d'accès sur l'âme de Feignant.

MILADY.

De Feignant, as-tu dit ? est-ce ainsi qu'on te nomme ?

FEIGNANT.

Sans doute ; qu'avez-vous ?

MILADY, *à part.*

Je le tiens donc, cet homme !

Haut. Feignant, regardez-moi.

FEIGNANT, *tournant autour d'elle.*

Soit ; j'y mets tous mes soins :
Vous êtes une femme ; — il me semble du moins.

MILADY.

Ne reconnais-tu pas, ô gendarme vulgaire,
L'Ariane par toi délaissée à Cythère ?
Ne te souvient-il plus des premières amours ?...

FEIGNANT.

Qu'entends-je ? est-ce donc vous, Sabretache ?

MILADY.

Toujours !

FEIGNANT, *à part.*

Dieu ! que ma dignité me semble compromise !

MILADY.

La rigueur à présent est-elle encor de mise ;
Et quand tu m'empoignais, n'avais-tu donc pas là
quelque chose, ô Feignant, qui disait : — la voilà !

FEIGNANT.

Non, je vous l'avouérai.

MILADY.

Refaisons connaissance.
Te souvient-il, ami, des jours de notre enfance,
Où nous étions tous deux pleins de timidité ?...

FEIGNANT.

Fichtrel ! que vous avez depuis bien profité !
De vos traits néanmoins, je ne me souviens guère ;
Aussi pour m'assurer si c'est bien vous, ma chère,
Dites, n'avez-vous pas un signe quelque part ?...

MILADY.

Certe... une fleur de lys.

FEIGNANT.

Béni soit le hasard !
Je te reconnais là, ma chère Sabretache ;
Le sergent te pardonne et l'amant te relâche.
Va faire dans le bal flotter ton pantalon ;
Un peu moins de cancan !

MILADY.

Et plus de violon !

J'y compte.

FEIGNANT.

Tu l'as dit ; livrons-nous à la joie :
L'amour au corps de garde arrache enfin sa proie !
De notre déjeuner tu feras les honneurs ;
Arrivez, mes amis.

Il remonte la scène.

MILADY *à part.*

Je vous tiens, oppresseurs !
Ta vieille passion n'est point ce que l'on pense :
L'amour cède chez moi le pas à la vengeance.

MORDONG, *arrivant par la gauche, bas et vite*
à Milady.

J'ai tout vu, tout compris ! J'apporte sous mon bras
De quoi nous venger tous.

MILADY.

C'est....

MORDONG.

De la mort-aux-rats !

Il lui remet une énorme sucrière de pâtisseries, et disparaît.

SCÈNE IV.

FEIGNANT, PATHOS, FORTOS, CARAMEL,
MILADY.

Plusieurs garçons apportent une table servie et se retirent.

FEIGNANT.

Fortos et Caramel, Pathos, je vous présente
Une ancienne conquête, une femme charmante.
L'amour sur ses erreurs jette un voile prudent,
Et....

FORTOS, *l'interrompant.*

Si nous nous mettions à table ?

FEIGNANT.

Sur le champ.

On s'assied autour de la table dans l'ordre suivant : à gauche, Caramel ; en face du spectateur, Feignant, Milady et Caramel ; Fortos, à droite.

MILADY.

Ah ! que votre union paraît pleine de charmes !
Où peut-on être mieux qu'au milieu des gendarmes ?

FORTOS, *impatiemment.*

Mes amis, entamons ce festin au plus tôt !

FEIGNANT, à Milady qui paraît inquiète.
Qu'avez-vous, Milady ?

MILADY.
J'ai perdu mon couteau.

CARAMEL.
Nous allons le trouver.
R se fourrent tous les quatre sous la table. Milady tire sa sucrière.

MILADY, à part.
Voici l'instant suprême !
Saupoudrant.
Allez-donc ! allez-donc ! c'est leur mort que je sème.
Haut. Ah ! le voilà, Messieurs, je l'ai trouvé ; merci.
Les gendarmes se relèvent.

FORTOS.
Mangerons-nous enfin !

FEIGNANT.
Que veut dire ceci ?
Je trouve à ce bifeck de bizarres nuances.

MILADY.
De l'art du cuisinier ce sont des exigences ;
N'importe.
Elle tend son assiette.

FORTOS.
Mangeons donc !

FEIGNANT.
Du tout. Je le défends.
Je répugne à manger de tels ingrédients.
Cromwell !

SCÈNE V.
LES MEMES, CROMWELL.

CROMWELL, paraissant.
Messieurs....

FEIGNANT.
Approche, avant-dernier des hommes !
Regarde.

CROMWELL.
Quoi ?

FEIGNANT.
Ceci.

CROMWELL.
C'est un bifeck aux pommes
De terre.

FEIGNANT.
En le voyant ton cœur n'a pas tremblé ?

CROMWELL.
Est-ce qu'il sentirait par hasard le brûlé,
Ou conserverait-il — catastrophe funeste ! —
De poivre ou de girofle un goût trop indigeste ?

FEIGNANT.
La pâleur de ton œuvre a trahi ton forfait.
Connais-tu ces couleurs ?

CROMWELL.
Je reste stupéfait.
Certe, un tel supplément me paraît un peu fade,
Et je n'ai point trempé dans cette cassonnade.

CARAMEL.
D'où vient pourtant l'aspect blanchâtre de ce rôti ?

CROMWELL.
Me soupçonneriez-vous d'arsenic ? — Paturot !
C'est le nom du garçon qui régît ma cuisine.
Un garçon s'avance.

Regardez ; la candeur est peinte sur sa mine.

FEIGNANT.
Silence ! nous allons le mettre au pied du mur.
C'est toi qui fis ce mets ?

LE GARÇON.
Moi ? Non.

FEIGNANT.
J'en étais sur.
C'est égal ; manges-en.

Le garçon hésite.
CROMWELL.
Mange ou crains ma colère !

LE GARÇON.
Pourtant....

CROMWELL.
Mangeras-tu ? Je t'ai pris pour tout faire.
Allons.

CARAMEL.
Eh bien ?

LE GARÇON, mangeant.
C'est bon.
FORTOS, brandissant sa fourchette.
Dans ce cas ..

FEIGNANT.
Attendons.
LE GARÇON, se tordant.

Oh ! que ça me fait mal !

Il tombe.
FORTOS.
Quelles convulsions !

CROMWELL.
Il n'est plus !... ce trépas est rempli d'amertume.
Emportez au plutôt ce cuisinier posthume !

Le corps de Paturot est enlevé par des garçons.

FEIGNANT
L'homicide est patent.
FORTOS.
Mais qui donc l'a dicté ?

CARAMEL.
Je m'en doute, Messieurs. A cet air agité.
A ce trouble, pour moi ce n'est plus un mystère...
Cette femme a tout fait.

MILADY, se levant.
Je ne saurais le taire.
Mais le coup est manqué. N'en parlons plus.

FEIGNANT.
Horreur !

CROMWELL.
Mon bonnet de coton se dresse de terreur.

FEIGNANT, se levant avec les gendarmes.
A de semblables jeux vous n'êtes pas novice,
Madame, — mais sur vous veillera la police.

MILADY.
La police ! l'objet de mon ressentiment !
La police qui fit arrêter mon amant !
Puissent tous les flambeaux des bals de la barrière
Sous leurs coups de talon l'exterminer entière !
Puissent, tous embrasés, les murs de ses prisons
Sous leurs débris fumans broyer ses bataillons !
Puissé-je de mes yeux voir les sergens de ville
Des débardeurs coffrés recevoir une pile ;
Voir le dernier gendarme enrhumé du cerveau,
Moi seule en être cause — et trouver ça très-beau !

CARAMEL.

Oui, mais nous te tenons, Milady Bacchanale.

MILADY.

Crains que d'un nouveau plat ma main ne te régale!

FEIGNANT, lui montrant le cabinet à droite.

Veillez vous transvaser dans ces appartemens.

TOUS.

Sans adieu, Milady.

MILADY.

Sans adieu, chenapans.

SCÈNE VI.

FEIGNANT, CARAMEL, FORTOS, PATHOS, CROMWELL.

CARAMEL, revenant avec la clé.

Voilà sa liberté que je mets dans ma poche.

FEIGNANT.

Cromwell, que fais-tu là triste et pensif? Approche. Nous allons détailler dans un procès-verbal Ce crime peu décent—et même arsenical; Regarde à nous fournir du papier et de l'encre.

CROMWELL.

Tout est dans cette chambre.

Il leur indique le cabinet à gauche.

FEIGNANT.

Allons y jeter l'ancre.

Ils entrent.

CROMWELL, seul sur la scène.

J'ai l'air triste, m'a dit ce sergent sans façon. Ah! j'en ai par malheur et l'air et la chanson! C'est que je pense à toi, marmiton benévole, Roi futur de la broche et de la casserole, O jeune Paturot, victime d'un échec, Digne d'un meilleur sort et d'un autre bifeck!

Il sort par la droite.

FEIGNANT, dans le cabinet.

Or ça, verbalisons. Pathos le calligraphe, Ecrivez, et lâchez de mettre l'orthographe, Caramel dictera; moi, je veille sur vous.

FORTOS.

Moi, de mon bras de fer, je vous protège tous.

Silence.

SCÈNE VII.

LES QUATRE GENDARMES, dans le cabinet à gauche; MORDONC amenant CROMWELL à grands pas.

MORDONC, bas.

Ils sont là!

CROMWELL.

Qui?

MORDONC, de même.

Chat! Eux.

CROMWELL.

Quoi?

MORDONC.

Les gendarmes.

CROMWELL.

Qu'est-ce?

MORDONC.

Ce cabinet n'a pas d'autre porte?

CROMWELL.

Non.

MORDONC.

Laisse-

Moi seul alors. Va-t-en.

CROMWELL.

Je m'en garderai bien.

Vous leur joueriez des tours. Vous êtes un vaurien; Je vous connais.

MORDONC.

Cromwell, retourne à ta boutique.

CROMWELL.

Non, non!

MORDONC.

C'est mal agir envers une pratique.

N'es-tu donc plus mon hôte et suis-je plus vraiment L'agréable pechard que tu rêves tant?

CROMWELL.

Mais vos désirs, Mordone, ne sont pas raisonnables.

MORDONC.

Me couché-je jamais ailleurs que sous tes tables, Et dans mes meilleurs jours, ai-je jamais couru A des vins différens de celui de ton crû? Pour toi, mon estomac, prodigue de louanges, Engloutit sans broncher les mets les plus étranges; Et, quand pour un civet tu guignais un matou, N'ai-je point su l'aider à lui tordre le cou? Ne l'ai-je pas gardé ces secrets culinaires? N'es-tu plus mon ami? ne sommes-nous plus frères? Ciel! j'aperçois enfin des larmes dans tes yeux! L'amitié d'un traiteur est un bienfait des dieux!...

CROMWELL.

Ah! par les sentimens comme tu sais me prendre! En effet, ils sont là. Que veux-tu?

MORDONC.

Les surprendre.

Ton cœur, ô cuisinier, peut être sans effroi: Je me charge de tout et je prends tout sur moi.

CROMWELL.

Mais que demandes-tu?

MORDONC, montrant le cabinet.

Ça, donne moi ces quatre

Hommes.

CROMWELL, après un silence.

Prenez-les.

MORDONC.

Ah! rien ne saurait m'abattre

Désormais. Ils vont donc avoir un pied de nez!

CROMWELL.

Que fais-tu?

MORDONC, fermant la porte du cabinet.

Tu vois.

FEIGNANT, aux gendarmes.

Nous sommes emprisonnés.

Alerte, amis! de nous on veut faire une proie.

Les gendarmes se lèvent et se mettent aux aguets. Pendant que Mordone parle, ils expriment leur terreur par une mimique silencieuse.

MORDONC, délirant.

Et maintenant, du feu pour faire un feu de joie! Je veux les entourer de flamme et de tisons; Ce sont des ennemis, j'en ferai des charbons! D'un gendarme rôti que l'odeur est suave!...

CROMWELL.
Et si le commissaire arrivait ?

MORDONC.
Je le brave.

CROMWELL.
Et les sapeurs pompiers ?

MORDONC.
Trop tard seront ici.

CROMWELL.
Mais, sacrebleu, Mordonc, mon bien sera roussi !

MORDONC.
Ce motif met un frein à mes projets funestes.
Laisse-moi, cher ami.

Cromwell hésite; avec fureur :
VA-T-EN, OU CRAINS MES GESTES !

Cromwell sort par la droite.

SCÈNE VIII.

FEIGNANT, CAMEL, FORTOS, PATHOS, dans le cabinet de gauche, MORDONC, MILADY, dans le cabinet de droite.

MORDONC, promenant d'un air agité.
Les ferai-je bouillir ? les ferai-je empailler ?
Encor si milady pouvait me conseiller !
Chère belle !

MILADY, hors de la scène.
Mordonc !

MORDONC.
C'est la voix de ma femme.
Est-ce vous, Milady, débardeur de mon âme ?

MILADY.
Hélas ! dans cette chambre un tyran me retient.

MORDONC.
La porte cédera bientôt ; ne craignez rien.
Une, deux !

Il pousse violemment la porte qui s'ouvre.
Enfoncé ! le succès m'environne ;
Allons de la beauté recevoir ma couronne !

SCÈNE IX.

FEIGNANT, CAMEL, FORTOS, PATHOS, dans le cabinet de gauche.

FEIGNANT.
Amis, à badiner ne nous amusons point.
Fortos, vous assommez un bœuf d'un coup de poing ?

FORTOS.
Quatre même à la fois si le besoin s'en montre.

FEIGNANT.
De votre force, il faut aujourd'hui faire montre.

Lui montrant la fenêtre qui fait face au public.
Pouvez vous desceller un barreau ?

FORTOS.
Même trois

S'il le faut. Prenez-garde ! Han !

Il saisit un barreau qui cède et se renverse avec lui.

CAMEL.
C'était du vieux bois.

Relevez-vous, Fortos.

FEIGNANT.
Et maintenant, qu'on passe
Par la fenêtre. Allons !

Ils descendent sur la scène dans le plus grand silence.
A présent, volte face !

Désignant le cabinet de droite.
**Amis, plaçons ici le quartier général ;
Cette chambre est Capoue et Mordonc Annibal.**

CAMEL.
Que la pitié du cœur surtout soit éloignée ;
Je veux le régaler d'une danse soignée.

FEIGNANT.
Je l'entends.

Feignant se place derrière la porte du cabinet de droite ; Pathos devant celle du cabinet de gauche ; Camel, à droite, au fond ; Fortos au fond, à gauche, Mordonc arrive sans les voir.

SCÈNE X.

FEIGNANT, CAMEL, FORTOS, PATHOS, MORDONC.

MORDONC.
Tout conspire à ma félicité :
La vengeance là-bas, l'amour de ce côté.
Il aperçoit Pathos immobile qui le salue ironiquement.
Hein ?...

Il recule en le regardant et se trouve face à face avec Feignant.
FEIGNANT, saluant.
Cher Monsieur Mordonc, comment va la petite Santé ?

Même jeu, Mordonc arrive devant Camel.
CAMEL, saluant.
Monsieur Mordonc, quelle aimable visite !

Même jeu, Mordonc est arrêté par Fortos.
FORTOS, saluant.
Votre humble serviteur, cher Monsieur.

MORDONC.
Je suis pris !

FEIGNANT.
Mordonc, vous êtes fait au même.

MORDONC.
J'ai compris.

Les quatre gendarmes se rapprochent.
CAMEL.
Vous nous avez voulu servir une tartine
Tout à l'heure ?

MORDONC.
Et pour moi, vous chauffez la cuisine,
N'est-ce pas ?

FEIGNANT.
Nous voulons rabattre ton caquet,
Et voir si tu sauras te servir du briquet.

MORDONC, avec mépris.
Vous allez sur le dos me tomber tous les quatre.

CAMEL.
L'un après l'autre ici tu pourras nous combattre.

MORDONC.
Donnez-moi donc un fer, car je veux sans retard
Laver dans votre sang la honte d'un chicard.

FORTOS.
En costume de ture ?

MORDONC.
Que vous importe en somme ?
Monsieur, pour être turc, je n'en suis pas moins homme.

Il prend le sabre de Fortos qui fait un geste de menace.
Je suis prêt.

FEIGNANT, dégainant.
Je commence.

CARAMEL, dégainant.
Après moi.

FEIGNANT
Pourquoi donc ?

FORTOS, se posant en bœuf.
Laissez faire !

PATHOS, dégainant et s'interposant.
Hé !

FEIGNANT.
Morbien ! ce sera moi !

CARAMEL et FORTOS.
Non ! non !

Les quatre gendarmes sont prêts à en venir aux mains.

MORDONC, toujours en garde.
Gendarmes, prenez-vous mon bras pour une enseigne ?

FEIGNANT, écartant tout le monde.
Lâchez-moi, mes amis, il faut que je le saigne.
Sus, cher Monsieur Mordonc, en garde, s'il vous plaît.

Les gendarmes et Mordonc restent en tourant.
Vous faites la grimace ; ah ! que vous êtes laid !
Mais pourquoi reculer et tourner de la sorte ?
Messieurs, avez-vous vu, cloué contre une porte,
Un carpien vexé ? regardez... han !

A ce moment, Mordonc s'élançe dans le cabinet où est Milady.

Fripou !
Enfermé !

FORTOS.
Le brigand !
CARAMEL.
Le traître !
FEIGNANT.

Le poltron !

PATHOS.
Han !
Avec le témoignage de la plus vive indignation, il passe vivement son sabre par la serrure de la porte ; il ne peut le retirer. Ses amis unissent leurs efforts aux siens.

FEIGNANT.
Courage ! cela vient !
Il tire son sabre avec le turban de Mordonc.

CARAMEL.
Son turban !
FORTOS.
Non sans peine !
FEIGNANT.

Sa coiffure ne peut assouvir notre haine.
Fortos, enfoncez-moi ceci !

FORTOS.
C'est du sapin !

Il se jette contre la porte avec effort et comme elle n'est pas fermée, il trébuche et tombe.

N'importe... elle a cédé !

Les trois autres gendarmes se précipitent dans le cabinet et amènent Mordonc par le collet.

FEIGNANT.
Nous le tenons enfin !
Pour arrêter l'essor de tous ses artifices,
Qu'on le livre de suite aux plus affreux supplices.

CARAMEL.
La loi du talion servira nos courroux :
Qu'il mange le bifeck qu'il a sauté pour nous.

MORDONC.
Je n'ai pas faim !

CARAMEL.
Alors, la chose est retardée ;
Messieurs ! Pathos a l'air de trouver une idée.
Pathos se penche sur la pointe de son sabre.

FEIGNANT.
En effet, ce supplice est commode et perçant,
Et c'est sans y penser qu'on meurt en s'asseyant.

CARAMEL.
Un sabre à l'estomac est pourtant indigeste.

FEIGNANT.
Ta douceur, Caramel, pourrait t'être funeste.

MORDONC.
Je ne veux pas m'asseoir sur un siège pointu !

FEIGNANT.
Mais de tous ces trépas lequel préfères-tu ?

MORDONC.
Sur ma parole... aucun.

FEIGNANT.
J'aime cette franchise.

FORTOS, indiquant la fenêtre.
Sous ce balcon, Messieurs, l'onde écume et se brise,
Dans la Seine jetons ce turc affreux.

TOUS.
C'est dit !

MORDONC.
J'en appelle !
FEIGNANT.
Meurs donc, Mordonc !

On l'enlève et on le jette par la fenêtre.
MORDONC, précipité.

Ab ! Mylady !

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

FEIGNANT, CARAMEL, FORTOS, PATHOS, MILADY, CROMWELL, puis MORDONC.

MILADY, sortant précipitamment du cabinet.
Dieu ! quel trouble ces cris ont jeté dans mon âme !
Ces gendarmes et cor ! Messieurs, je vous réclame
Mordonc. Répondez-moi. Quel peut être son sort ?

FEIGNANT, désignant la fenêtre.
Que vouliez-vous qu'il fit contre quatre ?

MILADY, tombant anéantie.
Il est mort !

FEIGNANT.
Qu'on laisse à sa douleur cette femme imprudente.
Cromwell !

Cromwell paraît.

Que l'on nous serve à souper pour quarante !
A ces mots, Fortos serre la main de Feignant et ils sortent tous pendant que Cromwell s'approche de Milady.

CROMWELL.
Qu'avez-vous, Milady ?
MILADY.
Ils ont jeté Mordonc

Dans la Scène.

CROMWELL, *courant à la fenêtre.*
C'est vrai ! Je l'aperçois au fond.
Il se débat.... O ciel ! Si tu restes sévère
Pour cet ivrogne, au moins que l'eau lui soit légère !
Reviennent les gendarmes, les bras croisés et très pâles.

MILADY.
Je ne me trompe pas ; revoilà ces recors.
Que cherchez-vous ici ?

FEIGNANT.
Nous avons des remords.

CROMWELL.
Leur pâleur en effet est d'un étrange augure,
Et leur crime est écrit en blanc sur leur figure.

MILADY, *se jettant à genoux.*
Si vous sauvez Mordonc, je promets pour long-temps
De vivre dans la crainte et l'amour des sergens.

CARAMEL.
Alexandre Dumas, Madame, avec sa plume
Lui-même n'y saurait parvenir. Un volume
N'en viendrait pas à bout.

FEIGNANT, *illuminé.*
Une ligne pourtant
Suffira, mes amis, à cet événement.
Il s'empare d'une ligne appendue au mur.

FORTOS.
Que dis-tu ?
FEIGNANT, *brandissant la ligne.*
Que voici qui sauvera sa vie.

Venez !
Ils se groupent près de la fenêtre.
Il est bercé par la vague en furie.
Mais il lève la tête et son œil aperçoit
La ficelle. Ça prend ! Joignez-vous tous à moi.

Ah ! cela me rappelle un mot bien estimable :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une secousse en core ; le voici de niveau.

Ah !
Mordonc paraît au bout de la ligne, saute dans l'appartement et va se jeter au cou de Milady.

MORDONC.
Milady !

MILADY.
Mordonc !

CROMWELL, *s'essuyant les yeux.*
Je pleure comme un veau !
MORDONC.
Gendarmes, c'est donc vous qui me sauvez la vie ?

FEIGNANT, *lui tendant la main.*
Soyons amis, Mordonc, c'est moi qui l'en convie.

MORDONC.
Ah ! je veux désormais vous révéler toujours !
C'est vous qui me rendez à mes chères amours.

FEIGNANT.
Grave cette maxime au fin fond de ton âme :
Le gendarme est l'ami de l'homme....

Se retournant gaillardement vers Milady.
et de la femme.

Fin.

VARIANTE.

(Les vers suivans qui s'adaptent à la fin de la dernière scène des *Trois Gendarmes* permettent de terminer la pièce par une danse quelconque.)

MILADY.
Et nous tous, célébrons ces jours trois fois bénis
Qui nous montrent les turcs aux gendarmes unis,
Par une Mazurka réservée et décente :
La mère en permettra le spectacle... à sa tante.

